

en viendra à connaître, non-seulement la situation de ces pays, mais encore leur climat, leurs produits, leur histoire naturelle, leur commerce, leurs institutions politiques, etc. Je me suis persuadé qu'il y a peu de messieurs qui ne donnassent volontiers l'entrée libre de leur bibliothèque à leurs jardiniers, si ceux-ci manifestaient le désir de profiter de ses avantages. Quelques-uns de mes lecteurs jardiniers souriront peut-être, et secoueront la tête, en disant : Vous babiliez sans doute, en me proposant d'emprunter des livres pour y perdre mon temps. Je dirais à ces gens, s'il y en avait de tels, qu'ils se méprennent fort sur leurs intérêts. A tout événement, je regarde un homme illettré, grossier, vulgaire, comme une nuisance là où il est, particulièrement là où il y a des enfans ; et un cours de lectures comme celui que je recommande ne le rendrait pas, comme quelques-uns le pourraient supposer, paresseux, efféminé, ou trop sentimental.

Nous savons tous combien l'esprit des jeunes gens est plastique, pour ainsi parler, changeant et plus enclin au mal qu'au bien. Or, les enfans doivent être souvent dehors et dans le jardin, et ils seront bientôt au fait et feront usage des paroles grossières qu'ils entendront prononcer par le jardinier et par d'autres. Combien donc n'est-il pas nécessaire qu'il soit un homme bien élevé, à langage poli et à manières décentes, évitant tout ce qui sentirait la grossièreté, et tendrait à gâter le goût des enfans. Qu'il converse avec eux concernant les plantes et les fleurs, leur indiquant les traits ou les particularités par lesquels elles se distinguent ; ou qu'il leur présente un bouquet de fleurs des bois, (indigènes du lieu) ; qu'il leur en dise les noms, et la signification, ou l'étymologie de ces noms. Par ce moyen, il pourra peut-être leur inculquer du goût pour l'étude de la botanique, ornement qui malheureusement si peu de demoiselles attachent au catalogue de leurs études, dans ce pays. Des services, ou des attentions de cette sorte, rendus aux enfans, ne passeraient pas toujours, je pense, inaperçus, ou sans être remarqués par les parens.

L'éducation et les autres qualifications des jardiniers devraient obtenir, au temps présent, plus d'attention qu'on ne leur en donne ordinairement. Voyez les nombreux bâtimens, les maisons de campagne qui s'élèvent de toutes parts comme par enchantement ; plusieurs de ces bâtimens sont des maisons splendides, des palais, pour ainsi dire, et les terrains qui les entourent y correspondent. Les talens que le pays fournit sont recherchés, monopolisés même pour l'édification ; il en est peut-être ainsi en Europe. Mais le jardin et les terrains d'ornement, qui en doit être l'architecte ? Hélas ! trop souvent un individu appelé jardinier, qui reçoit vingt-cinq piastres par mois et une cabane pour y vivre, et ce qu'il peut glaner de végétaux de rebut, après que la famille en a été approvisionnée ; tandis que peut-être l'architecte des bâtimens reçoit dix fois autant

pour le même espace de temps, et quel en est le résultat ? ce à quoi on devait s'attendre : la place dépeuplée, en toute probabilité, de sa beauté primitive et naturelle ; de beaux vieux arbres, qui étaient de temps immémorial, à la place convenable, abattus ; des élévations nivellées, et beaucoup d'autres erreurs commises, et qui toutes auraient pu être évitées par l'exercice d'un peu plus de goût et de jugement, qu'on aurait pu se procurer au moyen de quelques piastres de plus.

Un bon jardinier, qui veut s'adonner au jardinage d'ornement, doit posséder les sentimens d'un poète, et le coup-d'œil et le goût d'un peintre de paysage. Quelques-uns de mes lecteurs pourront penser que je vais trop loin. Je ne m'attends pas qu'un jardinier soit un poète ou un peintre ; mais comment un individu absolument dépourvu de connaissances pourrait-il disposer une place avec goût et jugement ? les arbres, les monticules, les vallons, les arbustes, les fleurs, etc., de manière à ce qu'ils se mêlent, contrastent, concordent et offrent à la vue la plus grande somme d'agrément dont la place est susceptible ? Comment, dis-je, tout cela peut-il être entrepris avec succès par un homme ignorant, insensible aux beautés de la nature et de l'art ? J'ai vu bien des jardiniers passer et repasser (sans même les remarquer) près d'arbres, d'arbrisseaux, etc., magnifiques, qui en auraient ravi d'autres d'admiration. Il y a beaucoup de jardiniers qui participent beaucoup trop de la manie de Wall-street, c'est-à-dire, qui ne s'occupent que de piastres et de schelins, à l'exclusion de tout ce qu'il y a d'ailleurs de précieux et d'important. Ils se nourrissent de ce qui peut simplement suffire aux besoins de la nature, et ne se soucient de ce qu'il faut pour n'aller pas absolument nus. Il convient à tout homme, et particulièrement au jardinier, qui est rarement surpayé, d'être prudent, prévoyant, soigneux et même rigide-ment économe dans ses dépenses, mais quand cela va jusqu'à la parcimonie, à la mesquinerie, l'âme est rétrécie, les qualités naturelles sont difformées et abâtardies. De tels gens ne peuvent rien voir de beau et d'utile, si ce n'est sous la forme de livres, schelins et deniers. Un jardinier de ce caractère ne prendra pas un journal d'horticulture, ne se trouvera pas à une exposition, ne sera pas un mille ou deux pour voir un confrère jardinier, une pépinière ou un parterre. A quoi bon, dit-il, il ne m'en reviendrait rien. Je demanderais à un tel homme à quel paiement ou à quel gain s'attend le naturaliste, le botaniste, le vrai amateur des plantes, lorsqu'il fait à pied des centaines de milles, dans les chauds jours de l'été, pour chercher dans leurs habitations naturelles ou indigènes, les objets de ses attentions ou de ses desirs ? Interrogez un de ces admirateurs des plantes et des fleurs, et il vous répondra que les souvenirs gracieux de petits bijoux tels que l'*hepatica*, la *viola*, la *claytonia*, la *saxifraga*, etc., après un long et rude hiver, lui procu-

rent autant de plaisir réel que la rencontre d'un frère, d'une sœur, ou de tout autre ami chéri, après une absence de douze mois. Mais l'individu qui fait de la guinée ou de la piastre son idole est insensible à tous ces charmes.

Quelques-uns de mes lecteurs pourront penser que j'ai été trop sévère sur le compte, des jardiniers, dans les remarques qui précèdent ; mais on ne doit pas supposer que je mette tous les jardiniers au même rang ; non, il y en a beaucoup d'estimables, qui font honneur à leur profession ; c'est à ceux d'entre eux seulement qui sont ennemis de l'instruction, indolents, fainéants, négligés, que je me suis adressé. — *Horticulteur*.

VARIÉTÉS ET CULTURE DE L'OSIER A PANIERS.

La manufacture d'osier est déjà immense et destinée à augmenter constamment dans la ville de New-York. La quantité importée de brins d'osier vaut annuellement plus de trois millions de piastres, et la quantité importée d'osier manufacturé se monte à une plus grande somme ; et la quantité de brins importée doit augmenter aussi considérablement, à moins que la culture de l'osier ne s'étende considérablement dans les Etats-Unis, pour devenir une source de richesse nationale, toujours désirable en temps de paix, et indispensable en temps de guerre.

Feu John Reid, de Staten Island, avait amassé une petite fortune, en cultivant moins de trois acres d'un marais sans valeur, en apparence, en osier à paniers. D'autres n'ont pas réussi dans la tentative, pour n'avoir pas connu l'espèce convenable à cette région de la terre, non plus que le mode convenable de culture. D'autres se sont persuadés que peut-être des Anglais, des Allemands et des Français pouvaient réussir dans cette branche de l'agriculture, mais que des *Yankees* ne le pouvaient pas.

Le Dr. C. W. Grant, de Newburg, en vint à conclure que parmi ses objets variés d'entreprise, il pouvait inclure la culture de l'osier, et pour cette fin, il acheta un marais, dans l'Hudson, non loin de West Point, attendant à une ferme étendue de terrain élevé, supposant que ce marais ferait un bon champ d'osier. Après essai, il se trouva qu'une petite portion seulement du terrain était adaptée à cette fin. Un manque partiel de réussite ne fit que l'exciter à de nouveaux efforts, et la perte d'un peu d'argent fut suivie de la résolution de le recouvrer. Il se mit donc à faire des recherches étendues sur le sujet, et il se prévalut de toutes les connaissances qu'il put acquérir sur la manière dont l'osier était cultivé en Angleterre et en Ecosse, sur le continent de l'Europe et en Amérique. Il fit venir près d'une centaine d'espèces d'osiers, et fit différents essais qui eurent du succès. L'osier qu'il a produit a été éprouvé, l'automne dernier, par différents vanniers, et il s'est trouvé d'une qualité égale au meilleur osier d'Europe, et supérieure à celle de la plus grande